

Jean-Paul Ceccaldi

Tamo! Samo!

Dans les arcanes
du tueur



Tamo ! Samo !

Jean-Paul CECCALDI

© Copyright 2008, Jean-Paul Ceccaldi
Tous droits réservés

AVERTISSEMENT :

Vous allez lire un roman. Dans sa trame, les références au Tarot, à la mythologie et à la philosophie ne nécessitent pas une érudition particulière. Je vous rassure : il s'agit d'une série noire et non d'une œuvre de spécialiste. Toutefois en ce qui concerne le jeu des tarots, pour ceux que cela intéresse, je propose quelques notions préliminaires et liminaires qui peuvent être sautées par les impatientes qui veulent se plonger directement dans la lecture du récit ou les initiés qui connaissent toutes les finesses des tarots. Ce jeu, avant d'atteindre Paris, était déjà très connu en Italie, en Allemagne et, pour la France, en Provence

Pour Antoine Gebelin, qui écrivit en 1781 une étude sur les tarots, le mot «Tarot» trouverait ses racines en Egypte (tar : Voie ; et : Ro, Ros, Rog : Roi, royal). On peut le traduire par «chemin royal de la vie». Dans le roman qui va suivre, le meurtrier en fera un chemin de mort. Pour cet historien des tarots, ces cartes peuvent être considérées comme le seul ouvrage des anciens Egyptiens ayant échappé aux incendies de leurs bibliothèques. Peu importe si les origines de ce jeu se retrouvent en Egypte, aux Indes, en Chine... Peu importe si le mot a des racines juives, italiennes, bohémiennes ou espagnoles. Peu importe que le mot « Tarot » vienne peut-être du latin « rota » (roue en Espagnol) ou de Torah (Loi de Moïse en Hébreu). Son iconographie apparaît moyenâgeuse avec la présence de symboles chrétiens.

Les 78 cartes ou lames du jeu de Tarot sont divisées en 22 arcanes majeurs et 56 arcanes mineurs. Les arcanes majeurs ou atouts au nombre de 22 (ce chiffre ne pouvait qu'attirer le policier) sont de 1 à 21 : le Bateleur (ou petit) la Papesse, l'Impératrice, l'Empereur, le Pape, l'Amoureux, le Chariot, la Justice, le Sage (ou Hermite avec un H comme Hermès), la

roue de la Fortune, la Force, le Pendu, la Tempérance, le Diable, la Maison - Dieu, l'Etoile, la Lune, le Soleil, le Jugement, le Monde.

Le 22^{ème} arcane majeur (22 le Flicorse !) n'a pas de numéro, c'est le Mat (le fou mais aussi l'excuse car il permet au joueur de se défausser). Le 13^{ème} arcane est une lame sans nom (la Mort). Le Bateleur est appelé aussi le « Petit » car il est l'atout le plus petit. L'expression « amener le Petit au bout » signifie que l'on a conservé le bateleur jusqu'à la dernière levée sans le perdre, ce qui donne des points supplémentaires. « Faire le grand Chelem » signifie remporter toutes les levées de la partie. Le meneur est celui qui prend la main seul contre les autres joueurs qui organisent la « Défense ». Le donneur est celui qui distribue les cartes ou lames.

Dans ces atouts, on trouve des personnages mais aussi des éléments de l'univers (soleil, lune, monde...), des états de la vie de l'homme (mort, mariage), des valeurs de l'esprit et de l'âme (tempérance, justice, vertu). D'autres cartes représentent des animaux ou symbolisent la « roue de la Fortune », qui élève ceux qui montent dessus pour les faire inexorablement redescendre, le Jugement dernier, la « Maison-Dieu » (ou château de Plutus, une tour remplie d'or qui s'écroule sur ses adorateurs... Une leçon contre l'avarice)...

Au-delà du jeu de société et de ses règles, les tarots présentent aussi des aspects divinatoires. Pour reprendre l'étude d'Antoine Gebelin : *C'est une rhapsodie des figures les plus bizarres, les plus extravagantes.*

Mais je m'égare ! ... Arcane signifie aussi « secret » et une « lame » le côté tranchant d'un poignard....

Coupons court et ne retardons plus l'entrée dans les arcanes du tueur.

Bonne lecture ! ...

L'Auteur.

Mathieu Difrade était commandant de police à la brigade financière de Paris. C'était un flic tenace et un père tranquille. Il était surnommé le « Flicorse ». Ce raccourci amical rappelait ses deux passions : son métier et la Corse. Il avait réussi au concours interne de commissaire de police et prenait son nouveau poste au 36 quai des Orfèvres.

Le Flicorse venait de passer une période difficile. Il avait l'impression que tout se liguaient contre lui, même les objets. Si un obstacle se présentait devant ses pieds, il se cognait dedans au risque de se rompre le cou. Lorsqu'il revêtit sa tenue de commissaire de police, fraîchement promu, pour une cérémonie dans la cour de la Préfecture de police, il fut le seul à être atteint par le tir de fiente d'un pigeon bombardier. Chaque matin en se levant, il enchaînait les catastrophes domestiques. Il cassait les lacets de ses souliers ; il laissait déborder la casserole de lait sur la plaque électrique ; les biscottes se brisaient dans ses mains au moment où il essayait d'y mettre la dernière touche de confiture ; il se cognait le haut du crâne contre la porte restée ouverte d'un placard haut ; le pire ce fut le jour où la bouteille d'huile d'olive lui glissa de sa main gauche alors qu'il l'avait écartée pour récupérer, de sa main droite, le paquet de café placé juste derrière. Dans sa vie familiale, cela n'allait pas mieux. Angèle prenait de travers tout ce qu'il disait ou alors il ne savait plus trouver les mots pour lui parler. Son fils Julien ne lui répondait plus que par des grognements ou des gestes d'impatience. Du côté professionnel, il avait terminé péniblement sa dernière enquête à la Brigade financière. Il avait accumulé les gaffes, maladresses qui l'avaient meurtri dans son amour propre. Serait-il devenu une sorte de Jack Palmer ? Il se voyait empêtré dans un imperméable trop long et affublé du ridicule chapeau de ce détective de bandes dessinées. Ainsi, ne lui restait-il même pas son travail pour se dire qu'il n'était pas un être que la fatalité s'évertuait à briser puis à soumettre. Il avala sans plaisir le fond de Vodka qu'il s'était versé. En buvant la dernière goutte du symbole de la grandeur et de la décadence russe, avec le chaud aux tripes, il lui revint une maxime de René Char : "Pour lutter contre la fatalité, il n'y a que la résistance à la fatalité". Pour retrouver sa sérénité, il décida de s'offrir une parenthèse hivernale avant de quitter la Brigade

financière et prendre sa première affectation de commissaire de police à la Brigade criminelle.

Loin du tumulte de l'été, dans son village, Evisa, l'âme de la Corse pouvait vraiment s'exalter. Il savait que, à peine le pied posé sur l'île, il n'était plus le même. L'hiver, la Corse retrouve toute sa vertu, au sens spinozien du terme. Elle développe sa puissance d'exister, renoue avec les passions, avec les lois de sa propre nature, avec son insularité. Rien n'est plus nécessaire aux Corses que leur bout de terre où le présent communique avec le passé, les jeunes avec les vieux, les vivants avec les morts. Ces liens ténus se sont tissés à travers une culture nourrie aussi de croyances irrationnelles. Chaque Corse, même le plus cartésien, entretient un dialogue intérieur passionnel avec sa terre et le cimetière peuplé de sa mémoire. Une promotion, le Corse va l'annoncer sur les tombes de ses ancêtres. En Corse, les morts font partie de la spiritualité des vivants. Ils existent. Pour respecter une tradition appelée le "Cunfocu", on leur dresse une table une fois par an. Et même, de mauvaises langues disent qu'ils votent aux élections.

C'est cette corsitude, ce sens du "sacré", cette sensibilité à fleur de peau et cette part cachée de mystère qui permettront peut-être un jour au Flicorse de résoudre une enquête difficile...

Pour l'heure, Mathieu Difrade, fils d'Antoine Difrade, *un ben di Babbu*, cet homme de bien qu'était son père, rendait visite au patriarche du village, le vieux Laurent Fabiani. Le vieillard n'avait plus d'âge. Il ressemblait à une statue de bois craquelé, avec sa peau comme de l'écorce de châtaignier dans laquelle la main du temps avait sculpté des sillons profonds. Il vivait toujours avec son épouse Francine, bien plus jeune que lui. Il l'appelait sa "pomme reinette" car elle avait la peau fine et délicatement plissée comme ce fruit odorant qu'elle laissait mûrir dans un vieux pétrin en bois. Elle était devenue un peu acariâtre comme toutes les femmes mariées trop jeunes et dont l'horizon est resté le même toute la vie. Il lui arrivait de piquer des colères contre son mari parfois capricieux et autoritaire. Il se vengeait en l'appelant grenouille et en coassant comme la petite rainette. Mais Franceschina tirait plus de la pomme que

d'un batracien. Elle exhalait la fraîcheur et le doux parfum d'une sainte. Elle avait beaucoup d'affection pour la famille Difrade avec qui elle s'était trouvée un lien de parenté remontant à l'époque napoléonienne. Lorsque Mathieu venait en visite et qu'il faisait beau, elle l'installait avec son vieux mari sous une treille de vignes grimpantes ; là, elle leur servait du vin et des tranches de "canistrone", cette brioche ajaccienne anisée.

Pour Mathieu, le vieux couple était des anthologies vivantes de la culture corse. Il les soupçonnait de se livrer à un duel d'expressions corses et de sarcasmes, à qui en sortirait ou bien en inventerait le plus... Leur conflit n'était certainement qu'un jeu et peut-être la raison de la longévité de celui que tout le village appelait "notre grand-père", comme s'il s'agissait d'un titre aussi important que "notre majesté".

Enfin seul avec Mathieu, le "*babbone*" lui racontait la Corse d'autrefois. Il lui confiait ce que Camus aurait appelé les "*divins secrets*", ce qui, hérité des arcanes de la nature, échappe aux sciences. Il le faisait entrer dans la magie corse comme dans un musée imaginaire...

De retour à Paris, le Flicorse avait enfilé ses habits hivernaux du quotidien parisien et intégré son nouveau service. Le commandant de police Mathieu Difrade, promu Commissaire après des mois d'école et de stages, venait d'être affecté à la Brigade criminelle, considérée par la Direction de la police judiciaire, comme celle des seigneurs, à ne pas confondre avec leurs clients homophones : les saigneurs. Il devait son affectation au commissaire divisionnaire Pierre-Henri Capibianchi, chef corse des seigneurs. Celui-ci avait choisi comme adjoint "le Flicorse", qui, à son tour, avait aussitôt débauché de la Brigade des cabarets, et coopté, son ami Antoine d'Aitone, *u so' cumpagnu di balestra*, son compagnon d'arbalète.

Le "grand patron" avait reçu le commissaire Difrade en tête-à-tête. Le Flicorse avait eu droit, d'abord, à une mise au point sur leurs futurs rapports. L'ami, mais néanmoins chef, les lui avait résumés en une seule phrase : "Toi c'est moi, et moi c'est toi". Quel esprit de synthèse ! Mais n'est-ce pas l'apanage d'un grand chef ? En jetant un regard circulaire sur la pièce tapissée de moquette, le Flicorse se disait que, devant un bureau vide, sous le tableau du président de la République, entre deux bibliothèques de livres bien alignés, son compatriote incarnait dignement son statut de haut fonctionnaire. L'heureux chef lui confia, derechef, cela allait de soi, quatre affaires de meurtres non élucidés en lui disant : "Nous avons affaire à un tueur en série... Il va encore frapper rapidement... C'est un dossier difficile mais je sais que je ne le confie pas à un débutant. Tu as toute ma confiance..."

Les quatre affaires avaient été d'abord affectées, au fur et à mesure, à des équipes différentes. Au lieu de travailler de concert, chaque chef de groupe avait gardé jalousement les informations de son dossier, pensant pouvoir être le premier à identifier le meurtrier. Cette petite guerre interne avait nui à l'enquête et il était temps de prendre les choses en main.

Seul dans son bureau d'adjoint, le Flicorse s'était assis confortablement en puisant dans le paquet de Gressins toujours à portée de main sur son bureau où il avait étalé, devant lui, les différentes pièces à conviction. Il écarta immédiatement quatre cartes de Tarot et quatre répertoires téléphoniques. Les cartes étaient des arcanes majeurs, les quatre premiers : le Bateleur, la Papesse, l'Impératrice et l'Empereur. Quels rapports avec ces personnages de cartomancie, pouvaient bien avoir les victimes ? Quel lien avaient-elles entre elles ? Quel lien avaient-elles avec le meurtrier ? Peut-être les répertoires pourraient-ils révéler un premier indice. Il lui suffirait d'utiliser un ordinateur, de trier et comparer les numéros de téléphone en espérant en tirer quelque chose...

Avant tout, le Flicorse prit le temps de lire chaque dossier, en relevant les éléments intéressants sur des bostols. Après les investigations de voisinage, les enquêteurs avaient ratissé dans l'entourage familial, sentimental et professionnel de chaque victime. Aucun suspect n'avait émergé et aucune orientation d'enquête ne semblait donnée.

Il y avait quatre meurtres, autant commencer par ordre chronologique, et donc par mieux connaître la première victime et les circonstances de son décès...

Le Flicorse mit la lame du Bateleur devant lui. Henri Parendo avait été découvert, à son domicile, étranglé avec une corde dont il devait se servir pour un tour de magie : illusionniste, il se produisait au cirque Bouglione et dans divers cabarets.

Un plan et un album photographique des lieux avec et sans cadavre avaient été confectionnés. Feu Henri Parendo était rangé dans un placard, debout, la cordelette serrée autour de son cou gracile et on pouvait apercevoir sur un gros plan l'arcane majeur numéro un du Tarot, épinglé sur son torse.

Dans les constatations, on précisait que des morceaux de corde similaire avaient été dénichés dans une de ses malles à malices. Aucune trace papillaire, pas le moindre petit indice n'avait pu être repéré par le fonctionnaire de l'Identité judiciaire. On relevait par ailleurs, sur le procès verbal de perquisition, la présence, dans sa bibliothèque, de nombreux livres sur la magie, la parapsychologie et la philosophie et, sur un bureau, un ordinateur équipé d'un modem, permettant l'accès à Internet.

Quant à la carte du crime, elle ne provenait pas des jeux de Tarot trouvés sur place dans sa panoplie d'escamoteur : aucune lame n'y manquait et, de surcroît, celle du Bateleur signant l'assassinat était de fabrication différente. Le meurtrier aurait donc pu l'apporter et ainsi le crime avait-il été prémédité. Ou alors avait-il volé le reste du jeu utilisé ?...

Si on s'en tenait aux règles du Tarot, le tueur avait montré son intention de ne pas mettre le petit au bout. Ne jouait-il qu'avec ses victimes ? A la fois donneur et preneur, s'attendait-il à s'opposer à une "défense" ? A la dernière prise, y aurait-il le "Fou" ? Un Fou peut-il respecter des règles ?

En partant d'un atout le plus faible, il annonçait sans doute que des atouts plus forts allaient suivre.

Et les autres atouts avaient suivi dans l'ordre croissant...